

L'ESPÉRANCE

«UN PEUPLE DOIT SURTOUT REGARDER LE CIEL.»

FEUILLETON DE L'ESPÉRANCE
12 Octobre 1872. — No 3.

LE DEVOIR DE Mlle FERVAQUES.

(Suite.)

—Il était inconcevable qu'une si belle personne changât ainsi, à vue d'œil, du soir au matin. Et puis, pourquoi, étant du centre de la France, c'est-à-dire d'un pays déjà éloigné, pourquoi n'était-elle accompagnée d'aucun membre de sa famille? A la vérité, on apercevait toujours auprès d'elle une dame d'allures respectables qui disait être quelque chose comme une chanoinesse d'Avranches et se nommer Mlle ou Mme Véronique de Champ-Sablé. Mais le soin même que cette virago mettait à ne pas laisser seule Mlle de Fervaques annonçait quelque chose de louche ou de peu compréhensible.

—Assurément il y a quelque chose là-dessous, se disaient les découvertes et les asthmatiques.

Mlle de Fervaques qui était à mille lieues de supposer qu'on s'occupât d'elle, avait fait meubler une jolie petite maison, un peu en dehors de la ville, qui donnait sur la route des Pyrénées. C'était une résidence bourgeoise se rapprochant volontiers, comme style et étendue, des chalets qu'on a depuis quelques années, mis à la mode aux environs de Paris. Indépendamment de Mlle de Champ-Sablé, sa dame de compagnie, Lauriane y recevait les soins de deux domestiques, une femme de chambre et un cocher, car il y avait une élégante berline sous la remise.

Pour le reste, la vie de Mlle Fervaques était d'un très grande simplicité. La jeune fille allait un peu dans le monde, un peu au théâtre et un peu à l'église. Le surplus du temps se passait en promenade dans les alentours, qui sont égayés par un paysage longtemps vert et toujours varié. Une fois le soir venu, la petite maison fermait ses portes; Mlle de Champ-Sablé servait le thé et faisait une lecture à haute voix, ou bien encore travaillait à une pièce de tapisserie tandis que sa jeune maîtresse se mettait au piano.

La seule visite qu'on recevait était celle de docteurs, mais elle se renouvelait tous les jours. Il arrivait même que Saint-Etienne se présentât plusieurs fois.

En province, chez ceux auxquels la fortune soude les lèvres, on cache sa vie. Dès la première semaine de son séjour à Pau, Mlle de Fervaques avait accédé au désir de ne voir personne que le vieux médecin. Si elle quittait le Bourbonnais, son vieux père, ses affections et ses habitudes, ce n'était point pour mêler son existence à celle des inconnus et des indifférents, mais simplement pour se guérir du mal dont elle souffrait et pour quitter au plus vite cette ville qui ne disait rien à son cœur. Il avait donc été convenu qu'elle vivrait, le plus possible à l'écart, sans fuir, mais aussi sans rechercher le monde. Mais la belle enfant comptait sans l'insatiable curiosité de la province.

Elle ne savait pas que, dès le premier jour de son arrivée, tous les yeux des oisifs de l'un et de l'autre sexe seraient braqués sur sa personne et sur ses gens. Elle ignorait que, dès le second jour, on mettrait vingt espions en campagne, afin de se renseigner sur la nouvelle venue, sur son origine, sur ses mœurs, sur la raison plus ou moins cachée qui l'amenait en Béarn. Elle était surtout bien éloignée de croire qu'on eût l'audace de se présenter chez elle, alors qu'elle avait la volonté de ne se présenter chez personne. Et au bout de huit jours, elle pouvait voir que ses projets de solitude étaient un rêve auquel il lui fallait renoncer.

En effet, sous prétexte de tombala, — pour une bonne action à faire, — deux belles dames à l'œil de basilic et un brillant cavalier étaient venus sans façon sonner à la petite maison de Mlle de Fervaques. Au second coup de sonnette, Cécile, la femme de chambre avait fini par se montrer sur le seuil de la résidence, en essayant de faire une petite moue de colère.

—Mlle de Fervaques ne reçoit pas, disait cette fille, la main sur le loquet de la porte.

—Dites que c'est pour une œuvre de charité, une famille sans soutien à tirer de la misère, objet de de pitié de l'une des deux belles dames.

—Ajoutez, reprit l'autre, que l'usage des gens de bon ton qui viennent séjourner à Pau est de prendre des billets à ces sortes de loterie.

En entendant ces paroles convenablement énoncées de philanthropie, Cécile, qui n'était pas très forte quand il s'agissait de jouer le rôle de parlementaire, Cécile poussa légèrement la porte et laissa pénétrer les trois visiteurs jusque dans le corridor. Il ne restait plus que quelques pas à franchir pour arriver jusqu'à la mystérieuse étran-

gère, et l'on regardait déjà, bien entendu, la place comme étant prise.

—Mlle de Fervaques vous prie de vous donner la peine d'entrer, dit la femme de chambre en se retirant.

Ces scènes se passaient au milieu de la journée, en septembre.

Au moment où l'ambassade entra, Lauriane était assise sur un grand fauteuil à la Voltaire, la tête pâle, la bouche attristée, les yeux péniblement baissés sur un livre nouveau. Elle venait de subir le contre-coup d'une de ces crises étranges dont il a été question plus haut. Dans le premier moment, elle tenta de se lever, afin d'aller à la rencontre des visiteurs; mais sur un geste de Mlle de Champ-Sablé, elle resta en place, rougissant et palissant en même temps.

—Mademoiselle, vous ne pourrez pas comprendre que nous ayons pris la liberté de nous présenter chez vous sans permission, dit une des deux pieuses grâches avec un air béat; mais comme il s'agit d'une bonne action à faire, nous espérons que vous nous pardonneriez une si grande incartade aux règles de la politesse.

—Mlle de Fervaques est un peu souffrante ce matin, se hâta de répondre la dame de compagnie; aussi regrette-t-elle, mesdames, de ne pas vous faire tout l'accueil qui vous est dû. Cependant s'il s'agit d'une loterie pour les pauvres, inscrivez-la dès à présent pour dix billets.

En prononçant ces paroles, la chanoinesse, très habile sur l'écriture du geste et de l'intonation, donnait clairement à entendre qu'on se livrait à une démarche importune, et que le seul moyen qu'on eût d'être agréable à Lauriane était qu'on se retirât le plus tôt possible.

Il faut croire que les intentions de Mlle de Champ-Sablé furent vite comprises, car une triple révérence, suivie de quelques mots sans suite, qui passent pour de la politesse, précédèrent d'un instant la sortie des visiteurs. On était désolé, disait-on, d'avoir osé se présenter ainsi; on ne savait pas que la demoiselle était indisposée; à ce point-là on regretta infiniment la démarche inconsidérée à laquelle on venait de se livrer, mais néanmoins on se hâta de se retirer.

—Eh bien, bon voyage, disait *in petto* la dame de compagnie; mais il est clair qu'on venait bien plus pour voir ce qui se passait dans la maison que pour recueillir une aumône.

Sur ces entrefaites, le docteur arriva afin de faire sa visite du matin.

Aussitôt qu'il fut au fait de l'incident, il jeta feu et flamme contre cette race sempiternelle et incorrigible de curieux, la pire des espèces aux yeux d'un sage. Une fois sa colère apaisée, il conseilla d'agir avec infiniment de prudence envers ces esprits si dangereux. Eclairé par une longue expérience, il n'ignorait pas que le trio qu'on lui avait signalé pouvait causer, par ses médiances traitresses, le plus grand mal à Mlle de Fervaques.

—Ce qu'il faut éviter avant tout, disait-il, c'est que ces langues de vipère n'aillent raconter en tout lieu leur visite d'une minute, en exagérant ce qu'elles ont vu. Notre jeune malade vient de traverser une crise grave; mais, ce soir, il n'y paraîtra plus. Demain matin, Lauriane aura sa figure de tous les jours. Il faudra donc que, toute affaire cessante, elle se présente, parée et souriante, aux personnes qui sont venues sous prétexte de lui offrir des billets de loterie. En la voyant si jeune et si jolie, l'effet des médiances et des conjectures blessantes qu'on a sans doute déjà préparées et grossies s'arrêtera court. Cela étant fait, nous verrons quelle conduite il conviendra de tenir désormais.

Mlle de Champ-Sablé aidant, Lauriane exécuta de point en point l'ordonnance de son médecin.

Le lendemain donc, on se prépara pour aller rendre la visite convenue.

Jamais Mlle de Fervaques n'avait été si jolie. En descendant de sa voiture, suivie de sa dame de compagnie, elle avait réellement un très grand air, et sa figure, entièrement remise des assauts de la veille, brillait de tout l'éclat de ses vingt ans. Elle se présenta chez les deux dames qui paraissaient être comme les chefs du camp des curieuses, et, ouvrant avec une grâce charmante son porte-monnaie en cuir de Russie, elle en tira dix louis qu'elle tendit pour les dix billets de la tombala.

Cette soudaine apparition, assurément fort inattendue, les deux dames, n'en croyant pas leurs yeux, étaient comme interdites et muettes.

—Il était bien juste, mesdames, ajouta Lauriane en faisant un gracieux salut, que je vinsse vous rendre l'agréable visite que vous avez bien voulu me faire.

(A continuer.)

La dette de l'Angleterre.

Une nation peut être bien endettée et jouir cependant d'un excellent crédit. Ainsi la dette de l'Angleterre s'élève à la somme énorme de \$3,384,305,335. Elle est le résultat d'une accumulation de dettes depuis plus d'un siècle et demi et existe en trois parts différentes; il y a la dette consolidée et le capital des annuités, c'est-à-dire des sommes qui se paient chaque année, afin de diminuer la dette publique et dont l'institution remonte à William Pitt. L'intérêt de la dette se monte chaque année à \$116,459,160.

Ce furent les guerres de la République et de l'Empire qui portèrent à son apogée la dette de notre métropole. A la chute de Napoléon Ier, elle atteignait \$4,000,000,000, ce qui fait pour aujourd'hui une diminution de cent millions. On peut dire que la dette de l'Angleterre commença avec la guerre de succession que l'Europe coalisée fit contre Louis XIV, à la fin du règne de ce grand monarque. En 1818, à la paix d'Aix-la-Chapelle, la dette avait doublé et montait à quatre cents millions.

La guerre de sept ans lui ajouta trois cent millions. Mais ces accroissements ne sont rien en comparaison du développement que lui donna la guerre de l'Indépendance américaine en imposant à l'Angleterre une dette d'un billion. Enfin les guerres du premier Empire la portèrent à un chiffre tel que le crédit immense de l'Angleterre pouvait seul assurer le succès d'un emprunt. Depuis, comme nous l'avons dit, la dette a baissé de cent millions malgré les guerres de l'Inde, de l'Abyssinie, de la Chine, de la Crimée, et le crédit de l'Angleterre pourrait encore assurer le succès d'énormes emprunts.

Manufactures de laine aux Etats-Unis.

Les statistiques sur les manufactures de tissus en laine aux Etats-Unis pour l'année expirée au premier juin 1870, viennent d'être publiées par ordre du recensement, et nous donnent l'état suivant:

Le nombre des manufactures est de 2891; de ce nombre 149 sont dans le New-York; 923 dans l'Ohio; 155 dans le Massachusetts; 175 dans l'Indiana; 156 dans le Missouri; 148 dans le Tennessee; 195 dans le Kentucky; 129 dans l'Illinois; 108 dans le Connecticut; 107 dans le Maine; 95 dans l'Iowa; 77 dans le New Hampshire; 74 dans la Virginie Occidentale (West Virginia); 65 dans le Rhode Islande; 65 dans le Vermont; 64 dans le Wisconsin; 54 dans le Michigan; 52 dans la Caroline du Nord; 46 dans la Georgie; 31 dans le Maryland; 29 dans le New Jersey; 20 dans le Texas; 15 dans l'Utah; 15 dans la Caroline du Sud; 14 dans l'Alabama; 13 dans l'Arkansas; 11 dans le Delaware; 11 dans le Mississippi; 10 dans le Minnesota; 9 dans le Kansas; 9 dans l'Oregon; 5 dans la Californie; 2 dans la Louisiane; 1 dans la Floride; 1 dans le Nouveau Mexique.

L'ensemble du capital s'élève à \$98,324,531. Le nombre des engins à vapeur est de 1,950, représentant une force de 35,900 chevaux. De plus, les roues mues par eau représentent une force de 59,332 chevaux. Le nombre de jeux de cartes est de 8,866, cardant par jour, 837,392 livres de laines; métiers larges, 14,039; métiers étroits, 29,144; fuseaux, 1,845,491.

La moyenne du nombre des ouvriers employés pendant l'année a été comme suit: du sexe masculin au-dessus de seize ans, 42,728; du sexe féminin au-dessus de quinze ans 27,682; enfants et jeunes garçons 9,643. Le montant des gages payés pendant l'année a été de \$26,877,575. La valeur totale des matériaux employés \$96,422,101; matières chimiques et teintures, \$5,883,846.

On a employé 17,811,824 livres de laine étrangère; 154,767,075 livres de laine domestique; 17,571,929 livres de coton; 19,379,062 livres d'effilage; 2,573,419 livres de laine filée; 3,263,949 livres de coton filé; 1,812,560 verges de coton à chaîne (warp); 150,733 livres de warp.

La valeur de tous les autres matériaux employés a été de \$5,570,250. Au nombre des articles produits, on compte 18,240,619 verges de drap, casimires et doeskins; 58,965,286 verges de flanelle; 1,941,865 verges de drap de feutre; 2,663,767 verges de *reppelants*; 2,853,458 verges de *tweco* et *twills*; 14,078,559 verges de Satinettes; 5,506,902 verges de *Kersey*; 24,489,985 verges de casimires; 14,130,274 verges de *winceys*; 1,983,882 verges de *negro cloth*; 2,000,439 paires de couvertures pour lits; 58,553 paires de couvertures pour chevaux; 22,500 robes pour voitures; 225,774 ouvertures-pieds; 2,312,061 châles; 14,156,287 livres de laine filée; 8,683,049 rouleaux de laine. Valeur totale de la production, \$155,405,058.

Chambre de Commerce.

La Chambre de commerce de Montréal a adopté la résolution suivante, à sa dernière assemblée:

« Considérant que les nécessités du service public et les grands travaux que la Puissance est sur le point d'entreprendre, nécessiteront un changement de la politique fiscale de la Puissance du Canada;

« Considérant qu'il est nécessaire d'encourager et de développer les différentes industries qui ont surgi et qui surgissent encore d'un bout à l'autre du pays;

« Considérant qu'il importe d'avoir une politique fiscale qui rende justice à tous les intérêts du pays; et

« Considérant que dans un pays aussi vaste que le Canada, les intérêts des producteurs et des manufacturiers pourraient venir en collision suivant les localités:—

Qu'il soit résolu de prier le Conseil de cette Chambre de nommer un comité composé de manufacturiers, de commerçants de grains, de marchands, d'ouvriers, d'importateurs et de telles autres personnes représentant les intérêts de toutes les classes, avec mission d'étudier les diverses questions qui doivent être considérées dans une réforme du tarif:

« Que le rapport du comité soit soumis à ce Conseil le 2ème mardi de décembre; et à la chambre, à sa prochaine réunion annuelle.

Qu'une circulaire soit adressée aux autres Chambres de Commerce de la Puissance, les priant de nommer de semblables comités, en vue de soumettre tous ces rapports à la Chambre de Commerce de la Puissance, lors de sa prochaine réunion à Ottawa.

Chambre nationale de Commerce des Etats-Unis.

La convention annuelle de la chambre nationale de commerce des Etats-Unis se réunira mardi prochain à New-York.

Le président, M. Fraley, a adressé une lettre d'invitation au comité exécutif de la Chambre de Commerce de la Puissance du Canada.

Dans cette lettre, M. Fraley dit justement que le commerce des deux pays a tout à gagner à se mieux connaître mutuellement et à s'emprunter ce qui sera reconnu supérieur chez l'autre.

Les ressources des Etats-Unis ne sont point assez connues au Canada, tandis que les avantages offerts par le Canada sont trop ignorés aux Etats-Unis. En se rapprochant et en s'étudiant mutuellement, l'on parviendrait à établir des relations qui seraient avantageuses aux deux pays.

L'invitation a été acceptée, et les Messieurs suivants partiront lundi pour New-York. L'Hon. John Young, et M.M. Thos. Rimmer et L. E. Morin, du *Négociant Canadien*, représentant Montréal.

Il est plus que probable que la question d'un traité de réciprocité reviendra sur le tapis et que le programme que nous avons émis savoir: Un traité de réciprocité complète basé sur l'uniformité du tarif sera vigoureusement posé.

—M. Guillaume, comptable, épousait le 2 septembre une jeune fille et jolie femme dont il était éperdument amoureux. Le soir, après un modeste repas de nocce, les deux nouveaux époux rentrèrent au domicile conjugal, rue Monge, 18. Heureux de se trouver enfin seuls, ils parlèrent longtemps du passé et de l'avenir qui semblait leur sourire.

La lampe qui les éclairait étant venue à s'éteindre, les jeunes époux négligèrent de la rallumer et s'en dormirent.

Tout-à-coup, ils sont réveillés par le bruit de leur porte qui s'ouvre avec fracas, et un individu qui leur est inconnu s'avance, menaçant, vers le lit. Les premiers rayons crépusculaires commencent à éclairer la chambre.

« Je le savais bien! » s'écria-t-il d'une voix terrible, et sortant un couteau de sa poche, il en porta plusieurs coups à l'époux, qui, revenant de sa surprise, se jeta sur lui, se devouant ainsi pour sauver sa femme, que le meurtrier cherchait à atteindre.

Une lutte s'engage, lutte désespérée, dont les conséquences auraient été fatales, sans l'intervention de plusieurs locataires de la maison accourus au bruit.

M. Guillaume, dit la *République française*, était étendu sur le parquet, le corps ensanglanté et paré de sept coups de couteau, dont deux seulement offrent quelque gravité.

La jeune femme gisait sans mouvement à ses côtés; mais elle n'avait aucune blessure, et les soins qui lui furent prodigués la ramenèrent bientôt.

Les deux nouveaux mariés venaient d'être victimes de la plus grande erreur. M. C. locataire,